



RICHARD MILLET RACLE LES FONDS DE TERROIR

Le plus infrequentable des écrivains nous invite dans une « Province » française aussi plombée par les bobos que par les islamistes.

PAR GILLES MARTIN-CHAUFFIER

Aquelque chose malheur est bon. Richard Millet a la chance d'avoir des ennemis ridicules, et même odieux. On a envie de le défendre rien que pour contrarier les tartuffes qui se prennent pour des consciences et l'ont fait chasser de chez Gallimard en le traitant de « fasciste ». Comme si cette vénérable maison n'avait pas toujours abrité d'épouvantables staliniens, d'indécrottables vichystes et cent spécimens de plumes allongeant volontiers leur encre du sang des autres. La police y faisait la chasse aux fautes de français mais pas aux écarts de pensée.

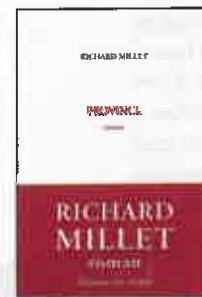
Ménée par Annie Ernaux, une cabale a pourtant écarté de la rue Sébastien-Bottin celui dont tout Paris murmurait qu'il avait transformé plusieurs manuscrits pour en faire des Goncourt. Son crime : se laisser aller à une mélancolie hargneuse quand il songeait à sa vieille France, à sa chère langue, à ses chapelles et ses cathédrales. Bref, être paléo-réac sans états d'âme. L'ennui, c'est que les

amis de Richard Millet sont aussi exaspérants que ses ennemis. A les entendre, c'est l'ultime défenseur de la grande langue française et du roman digne de ce nom. A leur décharge, ils ne font que répéter ce que lui-même insinue à longueur de texte. La modestie et lui n'empruntent pas les mêmes rues. Espérons pour leurs illusions qu'ils ne seront pas trop nombreux à lire « Province ».

On plonge vite dans le bain. La première phrase fait 27 lignes. A la deuxième, on est déjà page 3. Le chapitre s'achève sur un morceau de 37 lignes. C'est épuisant : à force de faire la roue pour rendre hommage à la langue classique, le stylo de l'auteur la rend obscure comme le latin. Toutes les quatre ou cinq pages, on s'endort. Heureusement, on renoue vite le fil très fin de l'intrigue. En gros, relégué au fin fond d'une province centrale à la suite d'une faute vénielle liée aux attentats islamistes qui ont rendu la France vertueuse et vigilante, un journaliste parisien s'installe à Uxeilles avec l'intention d'y « baiser le plus de femmes possible ». Dès la première scène, on est fixé : les homos l'agacent, il trouve qu'ils ne marchent pas mais trottent. Je ne parle pas des bobos qui gazouillent sur Basquiat, la macrobiotique et l'éternel retour de la bête immonde. C'est bien fait, rien n'est jamais dit mais, mine de rien, le ton s'installe. Entre Limoges et Clermont-Ferrand, un trou de 11 000 habitants s'ennuie sous l'œil accablé d'un Parisien déchu qui voit partout des traces de la disparition de notre civilisation. Une casquette de base-ball ou une paire de tennis et il agite les oriflammes de Montjoie Saint-Denis. Toutes les vingt pages, un petit air de flûte évoque le « grand remplacement » mais comme ça, sans s'y attarder. On dérive assoupi quand, sans rime ni raison, apparaissent les frères Kouachi. Ailleurs, on apprend l'attaque du poste de police par un Franco-Turc ou l'occupation de logements sociaux par des réfugiés. Puis on repasse au train-train habituel : la vie de saint Roch, le héros, qui navigue entre la maison de sa tante et la librairie où cancanent les quatre ou cinq précieuses ridicules d'Uxeilles. C'est accablant. A lire Millet, le temps s'est arrêté en province où ne s'exerce plus qu'une force, celle d'inertie. Comment s'en aperçoit-il ? En fréquentant les muses départementales qui se prennent pour George Sand quand elles rédigent une fiche

cuisine. Ne cherchez pas de musiciens, d'entrepreneurs, de Rastignac dans ce livre. Des êtres surannés y papotent sous l'œil d'un revenant. Cela ressemble à la vraie province comme le bac à sable du Trocadéro rappelle le Sahara. Il n'y a pas de vie, que du papier. Dire que saint Roch rêve de sortir du roman balzacien ! Nous, on n'a qu'un souhait : y revenir en vitesse. ■

« Province », de Richard Millet, éd. Léo Scheer, 336 pages, 19 euros.



C'est une femme qui préfère tutoyer les cimes que les hommes. Pour soigner sa misanthropie, elle se bâtit une cabane high-tech à près de 3 000 mètres d'altitude, un refuge d'où elle règne seule sur un royaume de 200 hectares de bois, de roches et de prés, avec la volonté de faire pousser assez de salades et de courgettes pour vivre en autarcie. Hélas, lors d'une de ses randonnées, elle découvre qu'elle n'est pas seule : une ermite, enroulée dans une veste malodorante, empiète sur son

territoire et menace d'ide isolement... Ap chemins du western prix du livre Inter 20 se lance avec humo l'« eastern » europ évidemment plus cés bobo interrogeant le croit pouvoir perce les sinuosités des ct Entre deux réflexions biquées, cette émuli

CÉLINE MINARD JOUÉ AU SOLITAIRE

